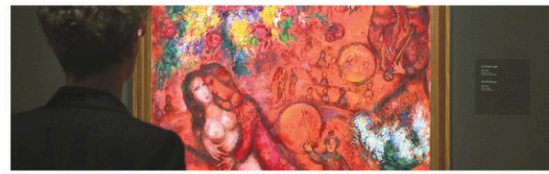




Faire rire à sa tête, façon
Jay Du Temple
Page E 3



Marc Chagall en figure
emblématique au MBAM
Page E 8

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 JANVIER 2017



SOURCE K-FILMS AMÉRIQUE

« On ne prétend pas livrer le testament du mouvement étudiant. Notre film en est un sur l'idéalisme et l'engagement, et sur la difficulté d'être idéaliste et engagé », résume Mathieu Denis.

Les vrais révolutionnaires

Les cinéastes Mathieu Denis et Simon Lavoie explorent sans complaisance les aléas de la contestation

La citation de Saint-Just « Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau » chapeaute un film engagé, puissant, et étonnamment nuancé quant aux actions de ses jeunes héros dont l'idéalisme en vient à frôler le fanatisme. Rencontre avec ceux qui ont canalisé cette charge.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Était-ce tout? Après tant de cris, après tant d'ecchymoses, après tant de solidarité aussi, se pouvait-il que s'efface toute trace du conflit? C'était en 2012, alors qu'un mouvement étudiant sans précédent mettait à mal le gouvernement québécois lors d'un Printemps érable qui a fait le tour du monde. Craignant la stagnation, Mathieu Denis et Simon Lavoie ont tourné un

film pour la suite du monde: *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*, désigné meilleur long métrage canadien au Festival du film de Toronto.

On devait déjà au tandem le film *Laurentie*, film fort traitant lui aussi du désarroi identitaire par le biais d'un protagoniste aliéné. « Au cours de l'année 2012, on s'est beaucoup promenés avec Laurentie dans différents ciné-clubs étudiants, explique Mathieu Denis. On était en plein Printemps érable. Le film traitant du désengagement

et de l'apathie, on se faisait beaucoup interpeller; on nous disait que notre film ne reflétait pas le Québec actuel, alors en pleine effervescence. »

« Ça nous a ébranlés, enchaîne Simon Lavoie. On s'est demandé si on avait mal lu la situation. Les années ont passé, et on a dû se rendre à l'évidence que l'héritage du Printemps érable était très mitigé. [...] Le paradigme politique initial a été rétabli. Ce désir de se mobiliser, cette intensité, cette découverte par toute une génération de jeunes qu'ils n'étaient pas juste des consommateurs, des numéros, des étudiants, mais des citoyens, est-ce que ça pouvait s'être dissipé aussi soudainement? On ne pouvait pas se résoudre à penser que tous ces jeunes s'étaient résignés. »

Mathieu Denis et Simon Lavoie ont donc ima-

giné un lendemain différent aux événements de 2012. Et si, et si...

Plus que du jeu

Et si quatre jeunes s'étaient retrouvés pour poursuivre la lutte et avaient entamé une action clandestine radicale? Gommant leurs identités antérieures, ils auraient adopté des noms de guerre.

Charlotte Aubin interprète Giutizia, Laurent Bélanger est Tumulto, Emmanuelle Lussier-Martinez défend Ordinne Nuovo, quant à Gabrielle Tremblay, elle incarne Klas Batalo. Ils ont l'âge des personnages. Ils sont de cette génération-là.

« A la lecture du scénario, ce qui m'a frappée,

VOIR PAGE E 4 : VRAIS



VICO CHAMLA

« Sans éducation, il n'y a pas d'art et sans mémoire, pas de justice », a écrit Jordi Savall dans une lettre ouverte au ministre espagnol de l'Éducation, de la Culture et des Sports.

Jordi Savall, se souvenir pour s'humaniser

Pour connaître le passé, rien n'arrive à la cheville de la musique, croit le chef catalan

CHRISTOPHE HUSS

Le gambiste et chef catalan Jordi Savall, pour qui les peuples qui ne connaissent pas leur passé ne peuvent pas construire un avenir, est convaincu d'une nécessité qui prend chez lui des allures de mission: « Nous devons connaître le passé, et connaître le passé à travers la musique reste la meilleure façon » de s'y plonger.

La dernière visite à Montréal de ce compositeur et pédagogue, mondialement connu pour son interprétation de la musique du film *Tous les matins du monde*, remonte à 2010. Il avait proposé Jérusalem, la ville des deux paix, mémorable manifeste musical pour la paix à travers l'histoire musicale du lieu où cohabitent les trois religions monothéistes. Le voici pour la première nord-américaine du spectacle *Venise millénaire* — *La porte de l'Orient 770-1797* le mercredi 1^{er} février au Théâtre Maisonneuve.

Ce n'est clairement plus un hasard si les projets artistiques de Jordi Savall font de l'Histoire un élément constitutif. Depuis plus de quinze

années, les révélations — *Jérusalem, Mare nostrum, Erasme, La dynastie Borgia, Le royaume oublié*... — s'enchaînent au point que l'on s'étonne du peu d'émules qu'il a inspirés. Ne se sent-il pas seul?

« Je pense que mes collègues sont plus désireux de diriger des opéras ou d'autres choses, dit le gambiste et chef au Devoir. Pour ma part, j'essaie de combiner l'intérêt d'un projet et un recul sur l'histoire. » Le déclin, cet appel missionnaire, date de 2000, « avec le projet sur Charles Quint, grâce aux paroles d'Elias Canetti: « La musique est la vraie histoire vivante de l'humanité. C'est devenu mon inspiration dans tout ce que je fais. »

Prise de conscience

En déclinant, en 2014, en Espagne, le Prix national de musique, Jordi Savall assortissait son refus d'une lettre ouverte au ministre de l'Éducation, de la Culture et des Sports: « L'ignorance et l'amnésie sont la fin de toute civilisation: sans éducation, il

VOIR PAGE E 6 : SAVALL

CULTURE

La femme comme métaphore de l'humanité

ODILE TREMBLAY

« **E**ncore des protestations de femmes », grommelaient certains devant la marée rose de colère et d'angoisse déferlant sur Washington (ou ailleurs) au lendemain de l'élection de Donald Trump. Mais les femmes, c'est tout le monde, même vous, leur répond-on. Reculer dans ce champ-là, c'est rognier l'ensemble du tissu démocratique.

Et si l'opposition hommes-femmes en matière de droits à conquérir était un piège, si avancer signifiait le faire ensemble en soulevant les plus vulnérables, sous peine de régresser de concert. Diviser pour régner est un vieux truc qui n'aura servi qu'aux puissants de ce monde en érection de murs.

Après tout, les principaux indices pour estimer l'évolution sociale d'un pays pointent vers la condition féminine et le sort réservé aux minorités. Et voir les États-Unis reculer sur des questions d'avortement, bannir du site officiel de la Maison-Blanche les mentions aux droits des femmes, des handi-

capés et des LGBT comme aux changements climatiques, en retirant de concert sa version en espagnol, fait trembler beaucoup de monde, les deux genres confondus.

Chacun constitue tôt ou tard le versant fragile d'un autre. Tous, femmes, Noirs, LGBT, handicapés et Latinos, à un moment donné, tous les émigrés aussi, et les Mexicains, un coup parti. *! Viva la diferencia!*

Le regard de Leila

Faute d'avoir arboré le bonnet rose aux grandes marches, je me suis ressourcée chez des artistes porteurs d'antennes, l'une de courage, l'autre d'inquiétude. Parfois, le sort donne raison aux pires appréhensions plus vite que prévu.

Ainsi la Franco-Marocaine Leila Alaoui, morte à 33 ans, dont les photos sont exposées au Musée des beaux-arts de Montréal.

Vous savez, cette photographe et vidéaste victime des attentats d'al-Qaïda, en janvier 2016, à Tombouctou, avec 29 autres personnes, dont six Québécois. Elle était en reportage au Burkina Faso pour y documenter le sort des femmes à la demande d'Amnistie internationale. Fauchée il y a un an tout juste.



Leila Alaoui (1982-2016), *Sans titre*, de la série *No Pasara*, 2008. Au MBAM, on peut voir le travail de celle qui apportait une dignité aux déshérités de ce monde en captant leur individualité.

Je l'avais rencontrée à Marrakech: une fille allumée, superbe, vibrante, engagée, plus vivante que bien d'autres. Du coup, sa mort paraissait particulièrement inimaginable, quasi incongrue. Je me rappelle aussi sa grande exposition en 2015 à la Maison européenne de la photographie à Paris, sur de magnifiques visages du Maroc.

Leila Alaoui, née à Paris, ayant fait ses études à New

York, domiciliée entre Beyrouth, Marrakech et Paris, témoignait de l'identité et de l'immigration avec une acuité au service de la beauté. Elle apportait une dignité aux déshérités de ce monde, captant leur individualité, leurs pensées, leurs rêves, leur élégance, sans l'ombre d'une condescendance, en charge éditoriale. Ce sont des êtres humains, voilà!

Au MBAM, son expo *No Pasera* (tiré du slogan *No Pasaran* des partisans espagnols durant la guerre civile) n'est pas énorme: 24 clichés commandés en 2008 par l'Union européenne. Avec une maîtrise technique exceptionnelle, elle montre des enfants face à la mer, parfois sur un rocher, ou à travers un mur à moitié détruit, au milieu des ruines. Ils contemplent le large et ils pensent. Plusieurs portent des t-shirts à la gloire des terres promises: New York, España, France; ni chez eux, ni là-bas.

En s'arrêtant ensuite au magnifique Pavillon pour la paix du MBAM, une toile de Benja-

min Constant, *Le soir sur les terrasses* (1879), déjà présentée à l'expo des *Orientalistes*, offre à voir, sur un cadrage analogue à ceux de la photographie, une femme devant la mer à Tanger.

Sauf que Leila Alaoui capte l'envers du mirage exotique, loin des poses alanguies des odalisques. Près d'un siècle et demi après Benjamin Constant, sa modernité renverse l'ordre des fantômes.

La photographe n'est plus parmi nous. Sur les cimaises, on la regarde regarder ceux qui regardent la mer, en une mise en abîme sans réponses à la clé.

Jeunes-Filles, parfois mûres et poilues

Des réponses préfabriquées aux maux du monde, il n'en existe guère. Et des jeunes filles, fort peu non plus. Du moins représentent-elles aujourd'hui dans l'inconscient collectif un concept qui dépasse leur condition, leur sexe et leur âge, pour embrasser un modèle de beauté et d'in-

ciance vanté par des publicités à l'adresse de tout un chacun.

Telle est la proposition d'Olivier Choinière à l'Espace Go dans sa pièce *Manifeste de la Jeune-Fille*, qui capture le spectateur dans les replis de sa mauvaise foi afin de lui secouer les puces.

Le dramaturge a d'autant mieux saisi la nécessité du décloisonnement des genres pour accrocher des fragments de vérité qu'il fait appel à sept acteurs d'âges et de sexes différents, dont Monique Miller et Gilles Renaud, pour jouer les demoiselles, sur portes coulissantes en variations de décors.

Après une amorce plus convenue, ce n'est bientôt plus de jeunes filles qu'il est question. La pièce, qui pourrait se resserrer, s'attaque de façon jubilatoire à tous les poncifs déferlant à pleins médias sociaux, dans les pubs, les journaux, les conversations du jour. D'où viennent ces lieux communs souvent douteux, servis comme argent comptant? Avant tout, d'un monde virtuel nourri de psychopop, qui dicte des régimes de vie, des recettes pour l'avènement d'un mieux-être, semant l'espoir de conjurer les menaces qui planent sur nos modes de vie. Mangez ceci! Faites pousser cela! Ruez dans les brancards ou assouplissez-vous!

Le public a beau rigoler, son rire devient bientôt jaune. Car on les a souvent proférées nous-mêmes, ces phrases en tête à queue. A force de chercher des issues aux fins du monde déjà ressenties, on participe au bal de l'impuissance auquel Choinière nous convie.

Sortant de l'Espace Go, on sait qu'on continuera malgré tout à se débattre, même sans portes de sortie. Car vivre, c'est se croire libre et protester jusqu'à la mort, moi, eux, elles et lui: toutes cloisons tombées, toutes jeunes filles unies. Cela, cette pièce ébranlante vous le lance aussi.

otremblay@ledevoir.com





ESPACE
GO

Les billets s'envolent rapidement.
Faites vite !

MANIFESTE DE LA JEUNE-FILLE

du 24 janvier
au 18 février
2017

texte
Olivier Choinière

et mise en scène
Olivier Choinière

avec Marc Beaupré, Stéphane Crête,
Maude Guérin, Emmanuelle Lussier-Martinez,
Joanie Martel, Monique Miller, Gilles Renaud

une coproduction ESPACE GO + L'ACTIVITÉ

THÉÂTRE ESPACE GO | BILLETTERIE: 514 845-4890 | ESPACEGO.COM

PARTENAIRE DE SAISON | 















65 ANS SAISON 16/17

Une présentation Desjardins Entreprises

En collaboration avec ICI R-C et artv

(...) UNE PRODUCTION HAUTE EN COULEUR. UN PLAISIR POUR LES YEUX. ET POUR L'ÂME.
— La Presse, L. Boulanger

MISE EN SCÈNE FLAMBOYANTE... LORRAINE PINTAL NOUS EN MET PLEIN LA VUE!
— ICI R-C Première, Gravel le matin, K. Verebely

ÉMILE PROULX-CLOUTIER (ÉTINCELANT DANS LE RÔLE DE L'AMOUREUX ÉGOÏSTE)...
— Avenues, C. Deschênes

(...) DU THÉÂTRE GRANDIOSE (...) À VOIR ABSOLUMENT!
— Journal de Montréal, L. Bourbonnais

CETTE PIÈCE EST UN INCONTOURNABLE (...)
— 24 H, A. Labrèche

FABLE MUSICALE EXTRAVAGANTE (...) D'UNE GRANDE BEAUTÉ...
— Rouge FM, Rouge café

(...) UNE SOIRÉE RÉJOISSANTE... C'EST PARMI L'UNE DES BELLES SURPRISES DE LA PROGRAMMATION DU TNM.
— ICI R-C Première, Dessine-moi un dimanche, K. Lefebvre

UNE ESTHÉTIQUE FESTIVE ET LUDIQUE. LES COMÉDIENS SONT TOUS EXCELLENTS (...)
— Bible urbaine, S. Thibault

(ISABELLE BLAIS) EST PARFAITE DANS CE MÉLANGE DE FORCE ET DE FRAGILITÉ. ELLE ILLUMINE TOUT LE PLATEAU.
— JEU, revue de théâtre, J.-C. Côté

LE RAVISSEMENT PROVIENT EN GRANDE PARTIE DES SUPERBES MUSIQUES DE PHILIPPE BRAULT.
— Le Devoir, C. Saint-Pierre



SUPPLÉMENTAIRES!
DIM 12 FÉV. 14 H
+
MER 15 FÉV. 19 H 30
TNM.QC.CA

LA BONNE ÂME DU SE-TCHOUAN DE BERTOLT BRECHT

+ NORMAND CANAC-MARQUIS + LORRAINE PINTAL

MUSIQUE ORIGINALE ET DIRECTION MUSICALE PHILIPPE BRAULT

AVEC ISABELLE BLAIS, FRANCE CASTEL, VINCENT FAFARD, LOUISE FORESTIER, BENOIT LANDRY, JEAN MAHEUX, JEAN MARCHAND, BRUNO MARCIL, PASCALE MONTREUIL, DANIEL PARENT, MARIE-EVE PELLETIER, ÉMILE PROULX-CLOUTIER, SYLVAIN SCOTT, LINDA SORGINI, MARIE TIFO

CULTURE › HUMOUR

Faire rire à sa tête

Jay Du Temple brasse le modèle d'affaires dominant le lucratif monde de l'humour

En lançant une première tournée québécoise en toute indépendance, Jay Du Temple incarne un nouvel humour québécois heureux de faire éclater un modèle de mise en marché suranné. Discussion autour d'un phénomène croissant.

DOMINIC TARDIF

Avec sa christique gueule de gendre idéal, son charisme lui permettant de s'adresser à son public comme à des amis de toujours et son sens de l'émerveillement digne du Louis-José Houde des débuts, Jay Du Temple a tout pour devenir un des prochains visages majeurs de l'humour québécois. Il a aussi tout pour alimenter les fantasmes de producteurs rêvant de faire tintinnabuler les tiroirs-caisses (excusez le pléonasme).

C'est pourtant Jay Du Temple ainsi que sa gérante de sœur Laurie qui passaient eux-mêmes, il y a quelques mois, un coup de fil à une dizaine de salles québécoises afin d'assembler l'itinéraire du *Mini tour*. La série de spectacles, promue avec les moyens du bord, rameutait déjà pourtant 350 spectateurs lors de son escale à Sherbrooke, début janvier.

Imaginé par Du Temple après un triomphe au Club Soda en septembre lors d'un spectacle soulignant son anniversaire, cette première tournée, mise au monde en toute indépendance, prend le contre-pied de la formule traditionnelle voulant qu'un humoriste étrenne un spectacle pendant un été au Vieux Clocher de Magog (ou dans un endroit du genre) avant d'en présenter la version lustrée à Montréal l'automne venu, et de monter à bord de sa voiture afin d'aller le répéter partout en province, jusqu'à ce que le public ou lui-même s'épuise.

Plusieurs autres exemples pointent dans la direction d'une transformation profonde du modèle d'affaires dominant le lucratif monde de l'humour. Adib Alkhalidey, vedette de *Like-moi!*, choisissait d'inaugurer son deuxième solo, *Ingénu*, dans la petite Cinquième Salle de la Place des Arts en plein mois de juillet, sans tonitruante campagne de promotion. Simon Leblanc écoulait 45 000 billets de son *Tout court* en tournant le dos à la pub et lançait récemment le rodage d'un deuxième spectacle avant même d'avoir mis un point final à sa précédente



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Jay Du Temple considère ses présences télévisuelles comme des cerises sur le gâteau de sa carrière, préférant « parler dans un micro et écrire ».

tournée. Avec ses affiches psychédélices, la deuxième édition du Dr Mobilo Aquafest semble entretenir une plus grande parenté spirituelle avec un événement de musique indépendante comme Pop Montréal qu'avec le festival Juste pour rire.

Qu'un humoriste à ce point taillé pour rejoindre un vaste public comme Jay Du Temple préfère pour l'instant en faire à sa tête, en se passant carrément de producteur, permet de croire que ce phénomène jusqu'ici marginal pourrait bientôt déboucher sur un réel changement de paradigme.

La scène avant tout

« La production de spectacles solo, on se fait beaucoup dire que c'est très, très complexe, mais ça reste relativement simple. Il faut essentiellement savoir faire des additions et des soustractions, explique le diplômé de l'École nationale de l'humour, âgé de 25 ans. On se rend aussi compte que ce n'est pas nécessaire de mettre 100 000\$ de publicité partout au Québec. » Surtout quand on sait se servir des réseaux sociaux.

Cette atomisation d'un modèle prévalant de-

puis le bourgeonnement de l'industrie de l'humour à la fin des années 1980 ne serait pas aussi réjouissante si elle ne creusait pas profondément dans un désir de créer davantage. « Des tournées de trois ou quatre ans, il va y en avoir de moins en moins, je crois, parce qu'il y a de plus en plus d'humoristes qui trouvent plus de plaisir à développer du nouveau matériel qu'à répéter le matériel rodé », observe Jay Du Temple.

Alors que les têtes d'affiche des années 1990 s'en remettaient souvent à une armée de scripteurs, le nouvel humour québécois redevient pour le mieux le véhicule d'un seul auteur partageant sa vision du monde, dans une perspective revendiquant un rapport plus étroit à une authentique prise de parole (Fred Dubé, Louis T), à un riche travail sur la langue (Virginie Fortin, Katherine Levac, Charles Beauchesne) ou à un *storytelling* réellement étoffé. Du Temple cite en exemple l'Américain Mike Birbiglia, maître dans l'art de creuser sans scrupule son intimité afin d'y trouver ce qu'il recèle d'universellement drôle et bouleversant, sans que ces deux idées s'opposent, au contraire.

« Si je suis invité aux Recettes pompettes ou à Piment fort, tant mieux, mais ce que j'aime le plus faire, c'est parler dans un micro et écrire », insiste celui qui considère ses présences télévisuelles à *Code G* ou à *Like-moi!* comme d'agréables cerises sur le gâteau de sa carrière. Il se réjouit que les trois soirées d'humour qu'il anime chaque semaine à Saint-Lazare, à Gatineau et à Montréal le contraignent à constamment façonner de nouvelles lignes.

La multiplication de ces cabarets nocturnes, l'émergence d'un réseau de salles parallèle ainsi que l'avènement du Zoofest, où Jay Du Temple a présenté deux différents spectacles

d'une heure au cours des deux derniers étés, ne sont sans doute pas étrangers aux fécondes ambitions qui traversent déjà son écriture. Les occasions de gagner ses épaulettes, pour la proverbiale relève comique, n'ont jamais été aussi nombreuses qu'en 2017.

C'est quoi, les chances?

C'est en quelque sorte devenu son cri de ralliement. « C'est quoi, les chances? » répète souvent Jay Du Temple afin de souligner l'absurdité d'une situation, bien que de plus en plus aussi afin de célébrer l'ébahissement ébloui sous le signe duquel se déroule sa vie, sorte de variation sur le « yolo » sans pulsion autodestructrice à la clé.

Ennemi du cynisme-bras-croisés et de la mauvaise humeur stérile, il sait sur scène décortiquer l'étrange ballet d'un déménagement, mais se mesure aussi à des sujets plus costauds, comme la peur de la solitude, dans un numéro sur l'infidélité imposant un instant le silence (avant que le rire ne nous libère).

« Je me suis beaucoup demandé à mes débuts: « Est-ce que les gens veulent entendre quelqu'un de bonne humeur? » se rappelle le fils d'Yvan et Nicole, truculents personnages récurrents de ses anecdotes. « Quand je vois des gens comme Jimmy Fallon ou Ellen DeGeneres, je me dis que oui. Je pense que l'important, c'est d'être ancré dans la vérité. »

Collaborateur Le Devoir

JAY DU TEMPLE - MINI TOUR
Les 3 février et 28 avril au Lion d'Or.
Aussi en tournée au Québec.

« Des tournées de trois ou quatre ans, il va y en avoir de moins en moins, je crois, parce qu'il y a de plus en plus d'humoristes qui trouvent plus de plaisir à développer du nouveau matériel qu'à répéter le matériel rodé »

Jay Du Temple

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

J'ACCUSE

EN REPRISE ET EN SUPPLÉMENTAIRES

UNE PRODUCTION DU
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

SALLE PRINCIPALE DU 9 AU 24 FÉVRIER 2017
THEATREAUJOURD.HUI.OC.CA/JACCUSE

« UN TOUT QUI FRÔLE LA PERFECTION » LE DEVOIR
« ELLES SONT DRÔLES, ÉMOUVANTES ET PARFOIS EXTRÊMES » LA PRESSE
« UNE PLUME TRÈS FORTE, FOUGUEUSE, CISELÉE » SAMEDI ET RIEN D'AUTRE
« UNE GRANDE PAROLE POUR UNE GRANDE AUTEURE » DESSINE-MOI UN DIMANCHE
« ÉBLOUISSANT DE VOIR DES ACTRICES DE CETTE QUALITÉ » CULTURE CLUB
« DES MONOLOGUES PUISSANTS ET DENSES » HUFFINGTON POST
« UN VÉRITABLE TOUR DE FORCE » ÉCHO VEDETTES

TEXTE ANNICK LEFEBVRE MISE EN SCÈNE SYLVAIN
BÉLANGER AVEC LÉANE LABRÈCHE-DOR,
DEBBIE LYNCH-WHITE, CATHERINE PAQUIN-BÉCHARD,
ALICE PASCUAL, CATHERINE TRUDEAU

CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI - 5900
RUE ST-DENIS MIL. 2E
H2W2M2 514 282-3900
THEATREAUJOURD.HUI.OC.CA

PARTENAIRES DE SAISON

Hydro Québec LE DEVOIR CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Québec 2017 Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal

CÉDITS PHOTOGRAPHIQUES: ULYSSE DEL DRAGO DESIGN: GAUTHIER

LA LICORNE

production LA MANUFACTURE

SUPPLÉMENTAIRES
Les samedis
11, 18 et 25 février
à 20h + dimanche
12 février à 15h

« François Archambault sait créer de super beaux personnages, des répliques aussi cinglantes (...) Très belle distribution. »
- Gravel le matin, ICI Radio-Canada

« On retrouve avec plaisir l'humour noir et le cynisme qu'Archambault manie toujours aussi habilement. »
- Montheatre.qc.ca

« Définitivement l'une des pièces qu'il faut voir cet hiver. »
- Alternative Rock Press

DU 17 JANVIER
AU 25 FÉVRIER

**UNE MORT
ACCIDENTELLE** DE FRANÇOIS
ARCHAMBAULT
(MA DERNIÈRE ENQUÊTE)

MISE EN SCÈNE MAXIME DENOMMÉE
AVEC ANNICK BERGERON, DENIS BERNARD, MICHELINE BERNARD, PIERRE-YVES CARDINAL,
STÉPHANE JACQUES, MARIE-PIER LABRECQUE, ROGER LA RUE ET MARIE-HÉLÈNE THIBAUT

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE MARIE-HÉLÈNE DUFORT DÉCOR, COSTUMES ET ACCESSOIRES ELEN EWING
ÉCLAIRAGES ANDRÉ RIOUX MUSIQUE ÉRIC FORGET

CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal Télé-Québec LE DEVOIR

4559 AV. PAPINEAU - THEATRELALICORNE.COM - 514 523.2246

CULTURE › DANSE

La Jeanne d'Arc de St-Pierre

Dave St-Pierre tord l'archétype dans un nouveau trio où Anne Le Beau représente la Pucelle

CATHERINE LALONDE

« **V**oici ce qu'il te reste, écrit Dave St-Pierre, fauteur de trouble de la danse contemporaine, à propos de sa prochaine création. Ton corps devenu brasier. / Tes pores bouchés d'une odeur âpre. / Un vulgaire tas d'os, de fluides visqueux. / Un dessin sibyllin. / Ici, les mots foi, adversité et résilience n'ont plus aucune valeur. » A l'invitation lancée par l'interprète Anne Le Beau de créer un trio, le chorégraphe de la trilogie comprenant *La pornographie des âmes* (2004), *Un peu de tendresse bordel de merde* (2006) et *Foudres* (2012) répond en s'attaquant à Jeanne d'Arc.

Elle en a inspiré, des artistes, la Pucelle d'Orléans. Réimmortalisée en œuvres depuis la nuit des temps par la peinture et la sculpture, mais aussi par le cinéma (de Méliès à B. de Mille jusqu'à Rossellini, Rivette et Besson) ou par la chanson et la voix souterraine de Leonard Cohen. La revoilà en chair, en os, en transfiguration et en danse contemporaine.

« On travaille à transposer le mythe. On ne reste pas du tout dans l'historique ni dans l'histoire », précise tout de suite Anne Le Beau, qu'on a vue danser pour Navas, Desnoyers et Bédard, et jouer pour Haentjens. « Mais Anne porte une armure quand même dans le show, rétorque le chorégraphe. C'était dur de passer à côté, et je suis ce que je suis! Il y a certains clichés que je dois prendre à bras-le-corps pour les tordre ensuite. »

Ce qui a allumé le créateur, c'est la possibilité d'adapter, de muer Jeanne d'Arc, cette pu-

celle illuminée de 17 ans, sur le corps d'une interprète cinquantenaire. Cet anachronisme et cette dichotomie l'intéressent, et « la façon dont l'interprète va passer par ce personnage. Je n'aurais pas pensé à Jeanne d'Arc pour une danseuse de 20 ans, indique St-Pierre. Là, il y a un challenge: comment on transforme ce mythe, ce personnage, sur une femme plus vieille, et ce que devient alors la qualité du personnage. Même que ça me fait chier qu'Anne n'ait pas l'air d'une femme de 50 ans », ce qu'elle est, poursuit-il, soulignant à quel point les danseurs, souvent, gardent longtemps une apparence jeune. « Le culte du corps dans la danse est super présent, même si on dit vouloir s'en défaire, poursuit-il. On peut presque avoir l'air ado passé 40 ans si on veut, mais on porte, même si le corps reste jeune, un bagage d'adulte. Et c'est beau aussi, voir un corps en train de défraîchir. Il faut accepter ça. »

Le caillou dans l'engrenage de l'harmonie

L'acteur Hubert Proulx (Pour réussir un poulet, de Fabien Cloutier, *Unité 9*) et le danseur Bernard Martin (La La La Human Steps, Bédard) représentent des consciences de cette Jeanne d'Arc dépareillée. « Elle est très forte, très vulnérable, cette Jeanne-là, nomme Le Beau. Un peu folle, mais pas vraiment non plus. Il y a beaucoup de contradictions dans le personnage. Et il y a un dépouillement dans ce que Dave me fait faire, une espèce de "qu'est-ce qui reste après, après s'être battu toute ta vie?". Ça parle beaucoup de la mort. J'ai l'impression que personne ne veut jamais parler de ça, et ça me frustre énormément », précise la danseuse.

La gestuelle est entièrement



« Il y a beaucoup de contradictions dans le personnage », explique Anne Le Beau, qui interprète une version muée et anachronique du personnage de Jeanne d'Arc.

issue de l'imagination et des propositions de St-Pierre. Et change presque constamment. Au point où les interprètes se retrouvent dans l'impossibilité de polir, de perfectionner. « Dès qu'on devient trop bons, Dave change le mouvement. Il transforme constamment la chorégraphie et je pense qu'il va la changer jusqu'à la fin du show », rigole Le Beau, qui n'hésite pas à nommer aussi la frustration qu'une telle manière de faire engendre.

Car c'est la bataille des interprètes pour atteindre une impossible fluidité, la charge qui naît de cette concentration, qui intéresse le chorégraphe. « J'ai toujours travaillé un peu dans

l'inconfort. Quand je commence à voir que ça ressemble à de la belle danse — parce que les danseurs sont ainsi, et vont travailler jusqu'à ce que ça devienne beau, fluide, harmonieux — alors j'arrête, je change des affaires. Au début, on a commencé un trio plein de jolis mouvements et de tours; là, ils se garrottent carrément à terre. Ça devient de plus en plus brut. Parce que je trouve ce que je fais toujours trop gentil. Ça fait partie de mes bibittes de créateur: un désir d'aller plus loin que ce que j'ai déjà fait. »

Au moment de l'entrevue — puisqu'une telle manière de travailler peut impliquer que tout soit changé la veille de la

première —, les créateurs parlaient d'une pièce cousue de longs moments d'immobilité, et d'autres pleins d'entrées, de sorties et de tours. « On joue beaucoup sur des hyper-contrastes. Ce que j'ai toujours fait, mais là, je tire vraiment l'élastique. Il y a un état que j'aime beaucoup, que je nomme "déconnexion": quand l'acteur-danseur ne joue pas sur scène. Ce qui est impossible, puisque la scène fait que tu joues dès que tu t'y retrouves. Une manière pour moi de le faire comprendre aux acteurs, c'est de leur demander de "jouer cinéma", même s'ils sont sur scène. »

Un jeu plus subtil, plus près d'un naturel, puisque la ca-

méra, avec ses possibilités de gros plans, vient cueillir près du visage ce qui en émerge, là où la scène, ne serait-ce que par la distance qu'elle impose entre l'acteur et le spectateur, exige une projection. « Tu peux tomber ainsi nue dans quelque chose de plus naturel, loin des torsos bombés et des respirations projetées. J'aime beaucoup passer par ces deux états, et de l'un à l'autre. »

Femme ou fille

Jeanne d'Arc ici; une recherche pour plus de vingt danseuses dans le cadre de la résidence au Centre chorégraphique O Vertigo. Dave St-Pierre serait-il dans une exploration de la féminité? Oui, répond-il, et Anne Le Beau confirme que le thème transpire et émane, de manière très consciente, de ce suie.

« Je me dis féministe, ajoute St-Pierre, donc je ne peux imposer quoi que ce soit aux filles avec qui je travaille. Il y a des filles qui me disent: "Je ne veux pas être toute nue dans ton show." You bet que tu ne seras pas toute nue! Si je fais un show sur des femmes, c'est à elles de me raconter des histoires, de me dire jusqu'où on va. Ce sont les interprètes qui choisissent ce qu'elles ont envie de faire. Moi, je propose, je garrotte, je pousse. Et je veux trouver un autre mot que "diriger" pour dire ce que je fais. Guider? C'est pas tout à fait ça non plus... » Un mot encore à dénichier, donc.

Le Devoir

SUIE

Une chorégraphie de Dave St-Pierre, avec Anne Le Beau, Hubert Proulx et Bernard Martin, à la Place des Arts, du 1^{er} au 11 février.



PHOTOS ANNIE MH DE CARUFEL LE DEVOIR

De gauche à droite, on reconnaît: Simon Lavoie, Charlotte Aubin, Gabrielle Tremblay, Laurent Bélanger et Mathieu Denis.

VRAIS

SUIE DE LA PAGE E 1

c'est à quel point les personnages représentaient quelque chose de plus grand qu'eux, note Charlotte Aubin. En même temps, c'est comme si les rôles étaient très proches de nous, et qu'il fallait les éloigner un peu, les intellectualiser, pour mieux se les réapproprier ensuite et les investir avec des émotions. On est plutôt habitué au processus inverse. »

« Ce que j'admire du mouvement étudiant, c'est qu'il s'est mué en mouvement social, confie Gabrielle Tremblay. Ma participation à ce film, c'était ma manière à moi de militer. Le fait que mon personnage est trans m'a en outre permis d'al-

ler piger dans mes expériences passées, dans ma rage et ma frustration. J'ai canalisé ça. Et c'a été libérateur. »

A noter que Gabrielle Tremblay vient de décrocher une nomination aux prix Écrans canadiens en tant que meilleure actrice de soutien. On lui souhaite de gagner: elle est une révélation.

« L'intégration complètement naturelle du personnage de Gabrielle est une des raisons qui m'ont donné envie de m'impliquer, précise de son côté Laurent Bélanger. Lors de la première au TIFF, il y a plein de gens qui ont quitté la salle lors de la révélation qu'elle est trans. Ils claquaient les portes: ils voulaient que leur outrage soit entendu. Désolant. Pour ce qui est du tournage, je l'ai vécu de façon très personnelle,

comme un fantôme, parce que pendant le Printemps érable, j'enviais ceux qui étaient aux premières lignes: moi, je n'ai pas eu ce courage. »

Empathie et lucidité

Bien qu'ils posent sur leurs personnages un regard empreint d'empathie, voire d'admiration parfois, Mathieu Denis et Simon Lavoie ne sont jamais aveugles pour autant. Ainsi, ces passages de « confession-expiation » révélant une certaine complaisance masochiste, un complexe du saint martyr. Ainsi ce moment où Giutizia reproche à Ordinne Nuovo, retranchée dans un extrémisme narcissique, de ne plus se battre pour la cause, mais contre elle-même. Ainsi ce flash-back de souper en famille lors duquel Giutizia reproche à son père « boomer » ses valeurs capitalistes et son manque d'ouverture culturelle, entre autres accusations, tout cela pour ensuite prendre le maquis avec trois autres blancs.

Ce dernier paradoxe illustre bien la nature insidieuse du repli identitaire, cette obsession de la « souche » enracinée si profondément qu'elle se manifeste souvent de manière inconsciente.

Les cinéastes ne sont pas avertis de tels moments de lucidité qui, en plus d'enrichir les relations entre les personnages, invitent à une vraie réflexion. « Souvent dans le cinéma québécois, on va nuancer jusqu'à ne plus rien dire, pour pas déranger, note à cet égard Laurent Bélanger. Avec Mathieu et Simon, ce n'est pas du tout ça. » Il a raison. Ici, chaque nuance constitue une prise de position.

Le passé dans le présent

Comme dans *Laurentie*, les cinéastes recourent à des citations poétiques évocatrices, Anne Hébert côtoyant Rosa Luxemburg. Heureuse: l'intégration de bouts de reportages ouvrant sur le Printemps arabe et sur la crise ukrainienne, de vidéos captées durant les manifestations, et d'extraits d'entrevues d'archives, dont une avec Hubert Aquin.

L'auteur de *Prochain épisode* y relate avoir été certain qu'une révolution secouerait



Le cinéaste Mathieu Denis et l'actrice Gabrielle Tremblay

le Québec, puis avoir compris que tel ne serait pas le cas tout en réaffirmant que cette latence ne pourrait durer indéfiniment.

On est saisi, car il pourrait alors être en train de commenter notre époque. D'indiquer Simon Lavoie: « Les choses se répètent. On amène Aquin, le chanoine Groulx, Jack Kerouac... On tisse des liens entre le Québec d'hier et celui d'aujourd'hui, pour mieux comprendre, pour mieux se comprendre. »

« On ne prétend pas livrer le testament du mouvement étudiant. Notre film en est un sur l'idéalisme et l'engagement, et sur la difficulté d'être idéaliste et engagé », résume Mathieu Denis.

Le prix de la liberté

Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau est sans compromis, tant sur les plans dramaturgiques que stylistiques. Avec peu de moyens, c'était le prix de cette liberté, les corollaires ont façonné une œuvre qui confronte et, surtout, qui refuse la facilité. Le fond autant que la forme bénéficient de cette exigence.

C'est dire que Mathieu Denis et Simon Lavoie n'ont pas fait leur film à moitié. Et si, au bout du compte, c'était eux, les vrais révolutionnaires?

Le Devoir

Le film prend l'affiche le 3 février.

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
CYCLE
SCANDINAVE

Peer Gynt

30 janvier au 19 février 2017

Distribution Christophe Baril, Émilie Bibeau, Kim Despatis, Sébastien Dodge, Steve Gagnon, Caroline Lavigne, Olivier Morin et Guillaume Tremblay

Texte Henrik Ibsen **Adaptation et mise en scène** Olivier Morin **Direction artistique** Luce Pelletier **Collaborateurs** Julie Breton, Navet Confit, Nicola Dubois et Marie-Aube Saint-Amant Duplessis **Une production du Théâtre de l'Opis en codiffusion avec le Théâtre de Quat'Sous**

BILLETTERIE 514 845-7277 QUAT'SOUS.COM
THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, AVENUE DES PINS EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2W 1N7

ESPACELIBRE
SAISON 16-17

Le NTE présente EXTRAMOYEN,

SPLendeur ET MISÈRE DE LA CLASSE MOYENNE

Texte ALEXIS MARTIN et PIERRE LEFEBVRE
Mise en scène DANIEL BRIÈRE

Avec
MARIE-THÉRÈSE FORTIN, JACQUES L'HEUREUX,
ALEXIS MARTIN, CHRISTOPHE PAYEUR et MOUNIA ZAHAM

Production NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL

Du 4 au 29 avril 2017

Billetterie
514 521-4191 • 1445, RUE FULLUM • NTE.QC.CA

CULTURE › THÉÂTRE

Un *Bugs Bunny* philosophiqueOlivier Morin s'attaque à l'une des œuvres les plus épiques du répertoire théâtral, *Peer Gynt*

MARIE LABRECQUE

Henrik Ibsen le disait lui-même: son *Peer Gynt* n'était d'abord pas destiné à la représentation. Et pour cause. Avec ses innombrables lieux et personnages, sa fantaisie débridée, sa faune imaginaire, ce poème épique pose un défi scénique. En contrepartie, Olivier Morin aime l'immense liberté que déploie cette saga éclatée, qu'il monte pour le Cycle scandinave du Théâtre de l'Opsis. « C'est super qu'Ibsen ne l'ait pas écrite pour la scène. Ça permet une très grande folie. Après, on trouve les moyens de mettre ça en scène. »

Le fringant créateur ne semble pas démonté par l'ampleur de l'entreprise. La démesure, l'épique, le codirecteur du Théâtre du Futur (*Clotaire Rapaille: l'opéra rock, L'assassinat du président, Épopée Nord*) aime ça. Les histoires plus grandes que nature le font rêver. Et il ne considère pas sa relative jeunesse (36 ans) comme un obstacle. « Au contraire, puisque la pièce porte un grand souffle de jeunesse. »

Pour un personnage norvégien créé en 1867, et évoluant dans un univers issu des mythes et du folklore scandinaves, *Peer Gynt* correspond étonnamment bien à notre époque, à notre obsession pour la liberté associée à la jeunesse, estime Olivier Morin. « L'espèce de YOLO [acronyme anglais signifiant: on ne vit qu'une fois], c'est complètement *Peer Gynt*. Il décide de faire le tour de la planète pendant toute sa vie plutôt que d'affronter un problème. »

Traversant les pays et les âges dans une perpétuelle fuite en avant, sans jamais s'engager vraiment, ce grand fabulateur (incarné par Guillaume Tremblay) vit constamment dans le moment présent, multipliant les amours et les aventures. Un parcours qu'on peut voir comme une quête identitaire, même si *Peer Gynt*, lui, est persuadé d'être toujours lui-même, peu importe les nouvelles situations dans lesquelles ce personnage insaisissable se réinvente.

Outre cette prétention d'être soi, l'autre leitmotiv qui imprègne ses pérégrinations, c'est son fantasme avoué de devenir empereur. *Peer* cultive une image personnelle gloriifiée. Un antihéros qui nous ressemble par son narcis-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pour jouer la saga, dont il a préalablement coupé redites et doublons, Olivier Morin ne dispose que de huit interprètes — lui compris.

sisme, son égocentrisme. « Ce que je mets en scène dans *Peer Gynt*, c'est nous. Une version exacerbée de tout un chacun. » Mais le spectacle n'a rien d'un pamphlet accusateur, insiste Olivier Morin. « *Peer* est très sympathique, il passe à travers toutes sortes de doutes, de grandes joies, de grandes peines. C'est un beau voyage à travers tout ce que peut ressentir un être qui vit la pédale au fond. »

Au pays des trolls

« C'est hallucinant de voir l'acuité du regard d'Ibsen sur les humains, sur la société, sur nos failles, notre orgueil. » Outre le culte de soi, très ré-

pandu aujourd'hui, la pièce « traite aussi d'appropriation culturelle, de capitalisme... » Même les légendaires trolls, ce peuple qui se méfie des autres, fier de sa vision à courte vue, portent un discours qui peut avoir des échos contemporains, « faisant beaucoup penser à une espèce de droite protectionniste... »

Toutefois, le metteur en scène ne veut pas fermer le sens de cette œuvre ouverte à l'interprétation. Une pièce qu'il compare à « un *Bugs Bunny* philosophique, drôle et profond, avec beaucoup de poésie, d'humanité. » Olivier Morin n'est pas à court de références bé-

drôle d'objet. « Si on regarde en surface la série d'événements, *Peer Gynt* a presque l'air d'un synopsis d'Astérix. Mais à l'intérieur, il y a un humour noir, un regard acerbe, une critique. Il y a beaucoup de légèreté, mais c'est la légèreté d'un homme sombre. Avec un côté un peu cruel, qui n'est pas si loin des grands drames » qu'a plus tard écrits l'auteur de *Maison de poupée*.

Travaillant à partir de plusieurs traductions, anglophones et francophones, l'adaptateur a privilégié une langue québécoise qui favorise une identification immédiate du spectateur. Suivant en cela l'exemple du drama-

turge norvégien, qui a employé un langage vernaculaire afin de créer un texte « parlant directement aux gens, une pièce populaire ».

Pour jouer la saga, dont il a préalablement coupé redites et doublons, Olivier Morin ne dispose que de huit interprètes — lui y compris. Les transformations (de décor, de costumes) doivent s'effectuer très rapidement. Or, selon le metteur en scène, le personnage lui-même fournit la clé pour monter la pièce: son imagination. « C'est un rêveur: il voit une branche et s' imagine voir un ennemi. Donc, on est déjà dans une logique théâtrale. » Celle de l'évocation, qui

mise sur la complicité avec le spectateur.

Reste que cette mise en scène relève de l'aventure. « Je n'avais aucune réponse en commençant les répétitions. Il faut se fermer les yeux et plonger. »

Collaboratrice
Le Devoir

PEER GYNT

Texte: Henrik Ibsen. Adaptation et mise en scène: Olivier Morin. Distribution: Christophe Baril, Émilie Bibeau, Kim Despatis, Sébastien Dodge, Steve Gagnon, Caroline Lavigne, Olivier Morin et Guillaume Tremblay. Au théâtre de Quat'Sous, du 30 janvier au 19 février.

« Si on regarde en surface la série d'événements, *Peer Gynt* a presque l'air d'un synopsis d'Astérix. Mais à l'intérieur, il y a un humour noir, un regard acerbe, une critique. »

Olivier Morin

LES VIOLONS DU ROY

LA CHAPELLE DE QUÉBEC

CHARLES RICHARD-HAMELIN, PIANISTE

MOZART ET LES VIOLONS

9 FÉVRIER, 14H ET 20H
PALAIS MONTCALM - MAISON DE LA MUSIQUE

11 FÉVRIER, 19H30
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

« Charles Richard-Hamelin possède un trésor qui ne se mesure ni ne s'enseigne. »
Le Devoir

© Elizabeth Delage

PRÉSENTATEUR DU CONCERT À MONTRÉAL

FONDATION La Capitale Groupe financier

GazMétro la vie en bleu

PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL

Hydro Québec

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC

Palais MONTCALM maison de la musique

placedesarts.com

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

VIOLONSDUROY.COM

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

20^e Prix Opus

Félicitations aux finalistes de la saison 2015-2016!

Découvrez-les en consultant le www.prixOpus.qc.ca

Les lauréats seront dévoilés lors du 20^e gala des Prix Opus le 5 février 2017 à la salle Bourgie du Musée des beaux-arts de Montréal

SOYEZ DE LA FÊTE!
Billets en vente au CQM
(85 \$ + les taxes applicables)
514 524-1310

Québec

LE DEVOIR

Conseil des arts du Canada

Canada Council for the Arts

SALLE BOURGIE

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

LA FABRIQUE CULTURELLE

CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES QUÉBEC

Montreal

Musique

Canada

ICI MUSIQUE

FORDIA

Monet

La Scena Musicale

Palais MONTCALM

placedesarts.com

418 641-0040 | 1 877 641-0040

514 842-2112 | 1 866 842-2112

LE DEVOIR

CULTURE › MUSIQUE

Sylva Balassanian, Montréalaise universelle

La chanteuse et pianiste offre le spectacle *Lady Sylva*, du nom de son plus récent disque

YVES BERNARD

Artiste à la voix pure et au français migrateur comme son piano, Sylva Balassanian offre son parcours avec le spectacle *Lady Sylva* ce jeudi au Lion d'Or. Au tournant du millénaire, on a connu d'elle cette délicatesse classique au bout des doigts et ce souffle chansonnier qui rappelle parfois celui de la grande Barbara, mais avec des inflexions orientales et la proximité de ses racines arméniennes et libanaises. Puis, avec *Lady Sylva*, qui est aussi le titre de son plus récent disque, elle assume la femme qu'elle est devenue.

«Ce spectacle est vraiment un voyage qui commence par Beyrouth, ma ville de naissance et qui se poursuit par un détour en Arménie, le pays de mes ancêtres. En gros, la première partie du spectacle nous fait voyager en Orient, avec les pièces de mon premier disque, et la deuxième est composée des titres de *Lady Sylva*, mais il n'y a pas de frontières entre les deux. Avec toute la folie politique qu'on vit en ce moment, on ne veut pas de frontières», affirme Sylva.

En 2002, elle avait fait paraître *Souffles d'Orient*, un disque empreint des sources des musiques savantes, populaires ou traditionnelles; ponctué de piano et d'instruments orientaux, de climats aériens et d'airs plaintifs. Puis, après une salutaire pause santé, elle est revenue en 2015 avec *Lady Sylva*, l'album de la femme libre qui chante majoritairement en français. Elle raconte: «C'est beaucoup plus des pièces originales, mais qui sont tour-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'album *Lady Sylva* a marqué un tournant pour Sylva Balassanian, qui s'apprête à s'y frotter maintenant en concert.

nées autour de la femme que je suis et qui devient en fait une femme universelle avec ses peines d'amours, avec ses besoins d'affirmer son identité, avec son trajet de femme.»

Et dans cela, il y a aussi la Montréalaise qui s'affirme:

«Lady Sylva fut un tournant pour moi. Je me suis dit: "Mes racines, j'ai donné!" Et aujourd'hui, je suis à Montréal, je vis à Montréal, j'aime à Montréal, je mange à Montréal, je grelotte l'hiver à Montréal, je fais comme tout le monde, je

garde c'est quand la prochaine tempête de neige. Ah non, il faut pelleter! Je suis pure laine Montréal. Maudit hiver, ça se peut-tu?» Elle pouffe de rire: on annonçait le cocktail météo pour le lendemain...

Entre Sylva Balassanian et

Lady Sylva, l'artiste avoue pourtant un dilemme identitaire, existentiel. Et depuis la parution en 2015 du disque qui annonce le présent concert, le caractère rebelle de cet être chaleureux s'affirme davantage. Elle confirme: «Lady

Sylva, c'est quelqu'un qui met les poings sur la table, qui dit: "C'est assez, il faut arrêter ces bombes!" Je pars à dos de chameau en tapis volant, j'ai brisé mes chaînes...» Elle chante *Salam, La paix*, dans ses quatre langues: le français, l'arménien, l'arabe et l'anglais. Elle slamme, conserve la mémoire alerte, se rappelle le village mythique détruit de ses ancêtres en faisant le lien entre les mots d'une chanson arménienne et un texte d'Eluard, avec la collaboration de Sophie Faucher qui sera présente en spectacle.

Le disque *Lady Sylva* est dénudé, habité surtout par cette voix que l'on a comparée à celle de Joan Baez et ce piano grave, cristallin, classique ou simplement sensible. Au départ, l'artiste voulait ajouter plus d'instruments, mais le décès de sa mère pendant la création lui a fait trouver cette nouvelle incarnation.

Depuis la sortie de l'album, Sylva tourne en reprenant la formule du disque, mais au Lion d'Or, elle proposera une version comprenant quelques enrobages sonores électriques et de nouveaux éclairages. Puis, elle se lancera dans la réalisation d'un projet de chansons pour enfants qui s'inspire aussi bien des bombes qui tombent que de la volonté de l'amour. Sylva est une Artiste pour la paix.

Collaborateur
Le Devoir

Au Lion d'Or, jeudi 2 février à 20 h. Première partie: Trio Passion Tango et Piazzolla, puis le duo Samba Jazz.

SAVALL

SUIITE DE LA PAGE E 1

n'y a pas d'art et sans mémoire, pas de justice. [...] Nous ne pouvons accepter que l'ignorance et le manque de toute conscience de la valeur de la culture, chez nos plus hauts responsables politiques, érodent impunément le difficile travail de tant de musiciens, d'acteurs, de danseurs, de cinéastes, d'écrivains, d'artistes plasticiens [...], véritables protagonistes de l'identité culturelle de ce pays.»

On notera, au passage, que le discours est exportable.

Avant Venise millénaire —

La porte de l'Orient 770-1797. Jordi Savall a monté un projet intitulé *Les routes de l'esclavage (1444-1888)*, qu'il compte présenter à Montréal la saison prochaine. «Je rappelle une histoire qui dure quatre siècles durant lesquels les pays les plus riches de l'Europe ont mis en esclavage 30 millions d'Africains avec lesquels ils ont fait leur fortune. Et aujourd'hui, alors que tant de gens qui veulent gagner l'Europe meurent en mer, personne ne se le rappelle.»

Jordi Savall ne parvient pas à comprendre cette amnésie si profonde: «Je trouve cela scandaleux. Avec la musique,

j'essaie humblement de rafraîchir notre mémoire. Chaque fois que je joue un concert, je rappelle à tous les gens la responsabilité qu'ils ont d'avoir plus d'empathie vis-à-vis de ces gens désespérés.» Aider les personnes à être un peu plus ouverts et généreuses est un leitmotiv pour le musicien qui a joué pour les réfugiés à Calais comme à Idomenia, à la frontière de la Grèce et de la Macédoine.

Chose curieuse, lors d'une récente résidence à Francfort, en Allemagne, Jordi Savall a présenté trois concerts: *L'Europe musicale*, pour consort de violes, *Follias criollas*, un programme coloré de musiques espagnole et mexicaine, et *Mare nostrum, dialogue des âmes*, son projet multiculturel. «Mare nostrum est le premier concert à avoir affiché com-

«Avec la musique, j'essaie humblement de rafraîchir notre mémoire. Chaque fois que je joue un concert, je rappelle à tous les gens la responsabilité qu'ils ont d'avoir plus d'empathie vis-à-vis de ces gens désespérés.»

Jordi Savall à propos des migrants qui meurent en mer

plet», se réjouit le chef, qui constate: «Voilà qui est contradictoire: nous sommes dans une Europe qui se protège de l'autre, de l'Orient, mais qui est plus que jamais fascinée par ce monde oriental.»

Pour l'instant, l'œcuménisme musical de Jordi Savall est accueilli à bras ouverts partout. «La seule réaction négative que j'ai rencontrée,

c'était à Budapest. Quelqu'un est parti de la salle. Après, on m'a dit que c'était quelqu'un du ministère.»

Venise, carrefour
des mondes

Le projet *Venise millénaire — La porte de l'Orient 770-1797* a été lancé par le Festival d'Utrecht et la Quinzaine vénitienne de Carnegie Hall. «Contacté par Carnegie Hall, j'ai vu que le programme ne comprenait rien de fondamental sur l'histoire de Venise. En suivant le canevas de mes grands projets de livres-disques (Borgia, Erasme...), j'ai cherché à retracer 1000 ans d'histoire musicale d'une République née au VIII^e siècle», nous dit Jordi Savall, qui avoue avoir mis deux années à monter sa fresque musicale de deux heures.

Venise avait tout pour lui plaire: de sa fondation par les Byzantins en 770 jusqu'à la fin de sa République en 1797, la ville fut dès le Moyen Âge le carrefour de l'Orient et de l'Europe grâce à son commerce avec le monde méditerranéen, spécialement Byzance, et, dès le XVI^e siècle, l'Empire ottoman. «Pour les sources les plus anciennes, nous raconte le chef et concepteur du projet, j'ai trouvé un ensemble spécialisé dans le répertoire orthodoxe.» Et les musiciens ont trouvé une chanson du IX^e siècle qui évoque le transfert des reliques de saint Marc à Venise en 828.

Il y a ensuite «le schisme entre Rome et Constantinople [1054], la Première Croisade [1096], où la flotte des Vénitiens transporte les croisés». Pour les sources de l'époque pré-médiévale, Jordi Savall nous fait remarquer qu'«à Thessalonique, on continue à chanter les mêmes chants qu'il y a 1000 ans». Le musicien y a aussi trouvé les sources qui parlent des perspectives commerciales de Venise avec Jérusalem. «Ensuite, au début du XIV^e siècle, c'est le retour de Marco Polo à Venise, puis, en 1453, la prise de Constantinople par les Turcs, illustrée par

une magnifique lamentation.»

A partir de la Renaissance les sources se trouvent à Venise. «En 1515, à la Bataille de Marignano, les Français et les Vénitiens défont Charles Quint. Puis, en 1528, on arrive à la fondation de la première synagogue avec un psaume de Salomone Rossi, suivie de la fondation de la cathédrale des Grecs, San Giorgio, en 1573, illustrée par un hymne byzantin.»

La suite est plus connue: le XVII^e siècle avec Monteverdi, maître de chapelle, dont le *Combattimento di Tancredi e Clorinda* est donné en 1624. «Après, il y a Vivaldi et La Senna festeggianta composée pour Louis XV en 1726. Partout, il y a des guerres avec les Turcs et, en 1771, Mozart visite Venise, ce qui nous amènera à entendre sa Marche turque. La fin nous amènera à la Révolution française, avec un chant constitutionnel en trois versions ironiques, puis au Carnaval de 1796, le plus déluré du siècle, juste avant la chute, pour lequel j'ai trouvé des canzonettas vénitiennes compilées par Johann Adolph Hasse.»

La chute de la République de Venise sera documentée par une musique postérieure: «Un arrangement du mouvement lent de la 7^e symphonie de Beethoven, chanté à quatre voix.» Jordi Savall nous promet que Beethoven chanté, avec violons, hautbois, flûte, basson, saqueboute, contrebasse, viole et violoncelle, «c'est vraiment extraordinaire». Et si c'est lui qui le dit...

Le Devoir

VENISE MILLÉNAIRE
— LA PORTE DE L'ORIENT
770-1797

De Jordi Savall, présenté par Traquen'Art. Avec Hesperion XXI, La Capella Reial de Catalunya et le Concert des Nations, accompagnés de l'Ensemble vocal Orthodoxe/Byzantin de Thessalonique, Panagiotis Neohoritis et quatre instrumentistes invités. Mercredi 1^{er} février à 19h30 au Théâtre Maison-neuve de la Place des Arts.

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NEZET-SEGUIN

Desjardins
PARTENAIRE PRINCIPAL

Succombez aux
**Charmes
anglais**

LUNN DOWNTON ABBEY SUITE
WALTON CONCERTO POUR VIOLON
ELGAR SYMPHONIE N° 1

Billets
à partir de
28\$*

VENDREDI 3 FÉVRIER, 19 H 30
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Alexandre Bloch chef
Jonathan Crow violon

* Taxes et frais de service en sus.

placedesarts.com

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par TD

La Fondation Arte Musica présente

**SALLE
BOURGIE**

16
17

GIDON KREMER et la Kremerata Baltica

Mardi 7 février - 19h 30

Another Russia
Œuvres de MOUSSORGSKI, A. PÂRT,
TCHAIKOVSKI et WEINBERG

L'exceptionnel violoniste et son prestigieux orchestre célèbrent vingt ans de complicité par une tournée internationale. De la visite rare!

SUITES POUR
VIOLONCELLE SEUL DE BACH

MATT HAIMOVITZ, violoncelle

Samedi 11 février - dès 14h / in situ au MBAM
J. S. BACH Suites n° 2, 3, 4

Dimanche 12 février - 14h / Salle Bourgie
J. S. BACH Suites n° 1, 5, 6

Un événement unique!

NAREH ARGHAMANYAN
piano russe

Mercredi 15 février - 19h 30

TCHAIKOVSKI *Doumka, scène rustique russe*
BALAKIREV *Islamey, fantaisie orientale*
STRAVINSKI *Suite de L'Oiseau de feu*

Nareh Arghamanyan marque les esprits par sa virtuosité et son raffinement.

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

Emblématique Chagall

Le MBAM a trouvé dans l'artiste la figure symbolique pour porter sa vocation encyclopédique

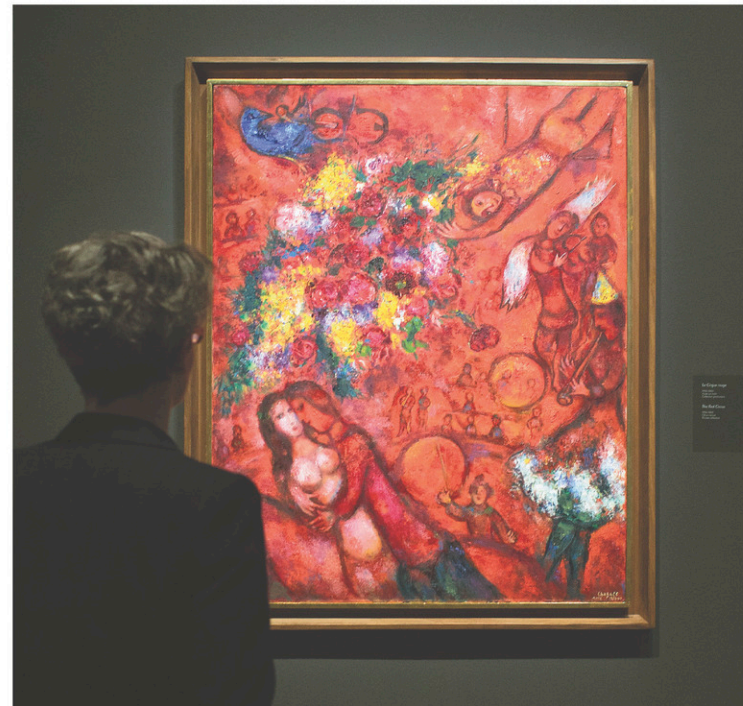
CHAGALL: COULEUR ET MUSIQUE
Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 11 juin.

JÉRÔME DELGADO

Depuis le temps que le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) s'est donné une mission musicale, les projets mariant visuel et son ne cessent de se multiplier, rue Sherbrooke. Il y a eu, parmi d'autres, *Warhol Live* (2008), *We Want Miles* (2010), *Splendore a Venezia* (2014), ainsi que l'audioguide exclusivement musical pour la rétrospective Van Dongen (2009) et, bien sûr, les concerts de la salle Bourgie, intégrée au pavillon d'art canadien.

On pourrait croire que la nouvelle grande exposition consacrée à Marc Chagall (1887-1985) n'est qu'une nouvelle brique à cet édifice. Or, *Chagall: couleur et musique* est bien plus que ça. C'est la célébration d'un mélange disciplinaire encore plus vaste, celui auquel aspire le musée dirigé par Nathalie Bondil. Le MBAM a trouvé en Chagall la figure emblématique pour porter sa vocation encyclopédique.

Le Chagall peintre n'a plus besoin de présentation — et il aurait été fastidieux que cette expo soit une pure rétrospective picturale. Faire du thème de la musique un élément central de l'œuvre de l'artiste mort presque centenaire ne déterre rien. Celui que le poète Louis Aragon dé-



PHOTOS ANNICK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Avec près de 350 œuvres et un volumineux corpus documentaire, cette nouvelle exposition du MBAM a du poids.

signait par « l'homme-violoncelle » a fait de l'objet musical, du violon notamment, un motif récurrent.

Ce qui est moins connu, ou oublié, c'est que ce « *mélomane averti* » — appellation utilisée devant la presse montréalaise par Mikhaïl Rudy, pianiste responsable de la direction musicale de l'expo — a souvent travaillé dans le giron du monde la musique (et de la danse).

Entre 1942 et 1967, il a conçu les décors de scène et les costumes pour trois ballets et un

opéra, mais aussi peint les décors pour des théâtres, dont le plus célèbre est le plafond de l'Opéra de Paris. Et que le MBAM a fait voyager en large et en détail, grâce à une captation Google.

Le chemin de la peinture à la musique passe donc par de multiples arrêts: ballet, architecture, design textile, mais aussi sculpture, céramique, vitrail, voire littérature — une édition des *Fables* de la Fontaine a été illustrée par Chagall.

Le risque de la polyphonie

Grande, l'expo? Avec près de 350 œuvres et un volumineux corpus documentaire, *Chagall: couleur et musique* a du poids. Lancé en France, le projet a pris de l'ampleur de ce côté de l'Atlantique avec l'octroi exclusif de prêts de la part de prestigieuses musées.

Il y a donc beaucoup à voir. Et à entendre — plus qu'à écouter: les musiques enregistrées traversent les salles presque inlassablement. Rares sont celles où le silence prime.

Parfois, ça frôle la cacophonie. Dans la pièce consacrée au ballet *L'oiseau de feu*, les notes de Stravinski se perdent sous les airs d'opéra qui traversent les murs. Seul le visiteur qui en sera à son second parcours saura que c'est la salle consacrée à l'Opéra de Paris qui l'attend plus loin.

La polyphonie est aussi perceptible sur les murs. L'artiste franco-russe n'a tissé de liens solides avec aucun courant. On peut naviguer dans une même salle du cubisme au surréalisme, du fauvisme au naturalisme. *Autoportrait aux sept doigts* (1912-1913), une des exclusivités du MBAM (et du Los Angeles County Mu-

seum of Arts, qui accueillera l'expo cet été), matérialise cet éclectisme à lui seul.

La musique chez Chagall, selon l'approche de la commissaire invitée Ambre Gauthier, prend de multiples résonances. Souvent littérales, comme dans le personnage du violoniste, à la fois symbole du Juif nomade et de la liberté d'expression. Directes, par la présence régulière du travail de Chagall pour la scène. Ou alors poétiques, à travers le programme chromatique d'une peinture ici à dominance rouge, là bleue, ou encore jaune.

« *Le but*, disait Ambre Gauthier en conférence de presse, *c'est de renouveler cette appellation de musique. Avec Chagall, il s'agit d'une musique de couleurs, de matériaux, une musique de l'intérieur aussi.* »

Le ballet rythme

Dans cette expérience synesthésique où le vocabulaire musical sert à décrire la peinture (rythme, mouvement, tonalité...), les salles se suivent et ne se ressemblent que dans leur éclatement.

Il y a une certaine progression dans le parcours proposé, entre le projet pour le Théâtre d'art juif de Moscou qui l'ouvre (espace marqué par l'absence du corpus de grandes peintures retenu par le gouvernement russe) et les esquisses pour le décor du Lincoln Center de New York qui le ferment.

À la salle teintée de politique — Chagall, comme Kandinsky, Malevitch, Rodtchenko et autres, a bénéficié des premières années post-révolution de 1917 —, suivront des regards sur la réalité juive, sur le travail de la matière, sur l'expérience de l'exil.

Mais ce sont les projets pour la scène qui rythment et donnent à l'expo sa véritable raison d'être. Les costumes de Chagall, certains restaurés pour l'occasion, sont les pièces vedettes. Ils prennent non seulement vie, présentés sur des mannequins, mais ils en imposent, placés sur des estrades centrales aux salles.

La section consacrée à *L'oiseau de feu*, malgré la cacophonie, est une des meilleures, notamment parce qu'on y présente aussi la source d'inspiration, une série de poupées Katsina (des statuettes en bois tirées de cultures autochtones du Nouveau-Mexique).

Certes, la peinture et les personnages courbés et aériens de Chagall ne sont pas en reste. L'expo semble néanmoins décortiquer un travail, davantage que célébrer un chef-d'œuvre, à force de présenter les croquis et les airs ambiants qui l'ont alimenté.

Collaborateur
Le Devoir

Chagall: couleur et musique, c'est aussi la célébration d'un mélange disciplinaire auquel aspire le musée dirigé par Nathalie Bondil.



CHAGALL

COULEUR ET MUSIQUE

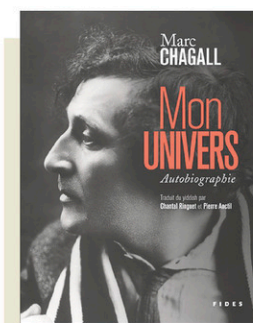
« Vibrante, attrayante et accessible. C'est l'exposition hivernale à voir ! »

— Gravel le matin, ICI Radio-Canada Première

DÈS AUJOURD'HUI !



Une exposition organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal en collaboration avec le Los Angeles County Museum of Art, et initiée par la Cité de la musique - Philharmonie de Paris, et La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent Roubaix, avec le soutien de la Succession Chagall. | Marc Chagall, Aquarelle définitive de la peinture murale du Metropolitan Opera, Lincoln Center for the Performing Arts, New York; Le Triomphe de la musique (détail), 1966. Collection particulière. © SODRAC & ADAGP 2017, Chagall. © Archives Marc et Ida Chagall, Paris. | Le MBAM remercie le ministère de la Culture et des Communications du Québec ainsi que le Conseil des arts de Montréal pour leur soutien constant.



AUTOBIOGRAPHIE

MON UNIVERS

★★★★/2

Marc Chagall

Traduit du yiddish par

Chantal Ringuet et Pierre Ancil

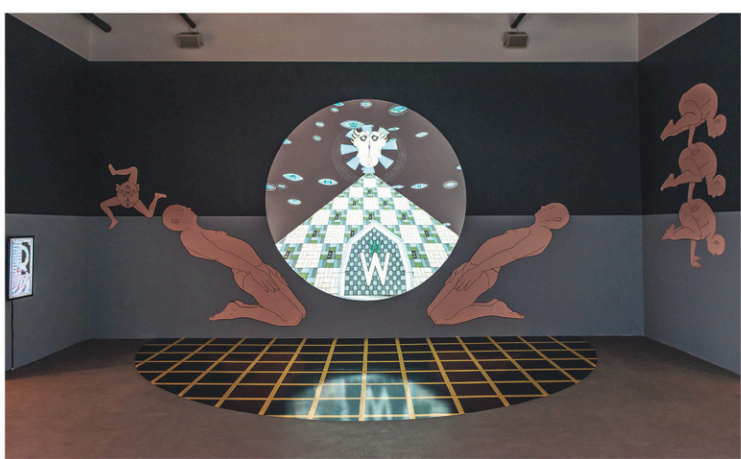
Fides

Montréal, 2017, 142 pages

Ceci explique sans doute cela: en 1887, rue Pisbovatik, à Vitebsk, en Biélorussie, l'artiste Marc Chagall est né... mort. « *Je ne voulais pas être parmi les vivants. Je ressemblais à une vessie blafarde qui ne voulait pas vivre dans le monde. [...] J'aurais tellement voulu que les psychologues n'en tirent pas un jugement défavorable à mon sujet... Ayez pitié!* » écrit-il dans *Mon univers*, autobiographie publiée en épisodes et en yiddish dans la revue littéraire new-yorkaise *Di Tsukunft* (*Le Futur*). C'était en 1925. En marge de l'exposition *Chagall, couleur et musique*, qui prend l'affiche aujourd'hui au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), la chose se rappelle au bon souvenir du présent dans une nouvelle traduction en français. Dans la langue gondolée des gens simples ou des identités métissées, l'artiste, figure du chromatisme onirique, s'y dévoile sans compromis, y raconte ses désirs d'art et son ascension dans le domaine de l'art pictural porté par l'effervescence d'une époque « *sur le point de vivre une catastrophe* ». Les femmes, les couleurs, les doutes, Paris, Berlin, la Russie qui s'enflamme ou Picasso qui met fin au cubisme, en 16 chapitres Chagall dessine ce journal d'« *une vie* » — titre donné à la première traduction réalisée par sa femme Bella en 1931 — dont les rêves et l'imagination ont façonné un étonnant univers.

Fabien Deglise

CULTURE DE VISU CINÉMA



PAUL LITHELAND

Installation : Jess Johnson, 2017. Vidéo centrale : Jess Johnson et Simon Ward, Mnemonic Pulse, 2014.

Dessins débridés

La revue *HB* s'incarne « Hors page » le temps d'une exposition

HB N° 6/HORS PAGE
Au centre Clark,
jusqu'au 18 février.

MARIE-ÈVE CHARRON

Quand la revue *HB* a vu le jour en 2013, c'était pour offrir une plateforme inédite aux pratiques variées et foisonnantes du dessin actuel. Le format se voulait une vitrine exceptionnelle pour une pléthore d'œuvres parfois sans tribune. Après quatre parutions, la publication qui va toujours bon train incarne son 6^e numéro, *Hors page*, le temps d'une exposition au centre Clark.

La sélection regroupe des œuvres particulièrement rétives aux limites spatio-temporelles du papier, duquel le dessin ne saurait se contenter. L'ordinateur a ouvert d'autres frontières à la discipline, favorisant ainsi des créations numériques intégrant les images de synthèse, la modélisation et l'animation 3D. Les écrans et les projections dominent donc dans cette exposition où le dessin, en plus de se mettre en mouvement, se fait sonore, immersif ou interactif.

Augmentée par ces autres dimensions, la pratique du dessin présentée par *HB* sort des conventions de son support papier et provoque une rencontre inhabituellement concentrée de travaux multimédias. Au lieu d'être physiquement isolées, les œuvres cohabitent audacieusement dans l'espace, se prêtant sans ambages aux contaminations sonores et visuelles. Cette stratégie de mise en exposition souligne la porosité du dessin aux autres disciplines du domaine de l'image tout en affirmant la dimension collaborative du commissariat, ici assuré par neuf personnes.

Posthumain

L'exposition se distingue aussi en rassemblant les œuvres d'artistes de générations et de provenances (Los Angeles, Chicago, Glasgow, Montréal, New York, Vancouver) confondues, qu'elle met efficacement en dialogue. L'installation vidéo de Jess Johnson et de Simon Ward trône dans la grande salle, propageant les motifs géométriques de son animation jusqu'au sol. Sophistiqué, le film en boucle nous fait évoluer dans un environnement futuriste où le bâti rappelle des temples d'inspiration orientale et, avec eux, les traditions cryptées de rites et de croyances inventées. Une recherche de transcendance semble persister dans ce monde aux accents posthumains que l'œuvre n'est pas la seule à évoquer dans l'expo.

L'idée du prolongement de la vie par le souvenir ou le soutien d'une prothèse technologique

fait son chemin dans l'œuvre de Dennis & Debbie Club. Les fragments d'un récit surréaliste s'additionnent par hiatus autour du décès d'une grand-mère. L'œuvre sur ordinateur de Jenny Lin veut quant à elle raconter les suites d'un accident, mais tombe à plat avec son interactivité sommaire. Les allusions au jeu vidéo affleurent dans ces œuvres, mais se font plus évidentes dans l'animation d'Amy Lockhart, dont les préférences visuelles et sonores vont pour les ancêtres du genre qu'elle s'efforce de parodier. Savoir que plusieurs industries du jeu vidéo se trouvent dans le secteur immédiat du centre d'artistes ajoute à la perspective critique qui sous-tend l'œuvre.

Elle le fait avec humour, comme la vidéo *Jill* de Lilli Carré, la plus drolatique. En rupture totale avec la facture du jeu vidéo, lisse et aseptisée, une grossière image de synthèse fait voir un personnage féminin qui, malgré son attitude de soumission, fait aux ordres donnés par une voix hors champ, sans doute sa créatrice.

Pour Barry Doupé, l'animation par ordinateur cultive plutôt des affinités avec la peinture. Des taches colorées biomorphiques font voir un personnage féminin qui, malgré son attitude de soumission, fait aux ordres donnés par une voix hors champ, sans doute sa créatrice. C'est sur l'image de soi que joue, entre autres, Sophie La-touche, à travers des GIF. Leur ton truculent rejoint bien l'installation d'Adrian Norvid. Norvid dessine à la gouache vinylique sur des assemblages de papier faisant apparaître des objets variés et une bécosse déca-tie, surface d'inscriptions obscènes. Une esthétique brute de la rue se dégage de cet ensemble décapant dans lequel les commissaires ont inséré la vidéo *Scrach* de Pierre Hébert, digne héritier de Norman McLaren.

Sur le mur du corridor, l'hologramme de synthèse de Jacques Desbiens, représentant un livre ouvert, se fait presque oublier, formulant ainsi un astucieux clin d'œil au format premier de *HB*. Cette publication a été créée par un collectif issu de centres d'artistes (Artprism, Article, Axénéo7, Clark, galerie Saw) et de la galerie Joyce Yahouda. En clôture, le 18 février, *HB* lancera son 5^e numéro papier, lequel sera pourvu seulement d'images, laissant la réflexion sur le dessin aux bons soins de la table ronde prévue à cette occasion. Au préalable, deux œuvres de réalité virtuelle seront proposées en expérience, grâce à un partenariat avec le voisin Ubisoft.

Collaboratrice
Le Devoir

ANALYSE

Les mères gigognes d'Almodóvar

Julieta renoue avec une figure chère au cinéaste : la mère en cachant une autre

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le plus récent opus de Pedro Almodóvar, *Julieta*, n'a pas électrisé la presse cannoise le printemps dernier. Une fois la poussière et les paillettes retombées toutefois, le film a reçu d'excellentes critiques en sortie régulière, dont cinq étoiles dans *The Guardian*, aboutissant même dans le palmarès de fin d'année des *Cahiers du cinéma*. Le film prend enfin l'affiche au Québec. S'il en séduira plusieurs avec sa plastique superbe et ses qualités dramaturgiques remarquables, *Julieta* plaira tout particulièrement aux cinéphiles qui placent *Tout sur ma mère* et *Volver* parmi leurs favoris du cinéaste. En effet, ce dernier n'en a ici de nouveau que pour la *mamá*.

La figure de la mère est apparue très tôt dans la filmographie de Pedro Almodóvar, mais davantage en tant que personnage secondaire (voir par exemple *Talons aiguilles* et *La fleur de mon secret*). Puis, vint en 1999 *Tout sur ma mère*. Manuela (Cecilia Roth), y prend son fils adolescent vers le début du film, dans un accident, à Madrid. Un drame qui la pousse à retourner à Barcelone, ville de son « passé » où elle renoue avec d'anciennes accointances et où elle forge de nouvelles amitiés, notamment avec Rosa, une jeune nonne enceinte et séropositive (Penélope Cruz). C'est également à Barcelone que réside le père de son défunt fils, un être de l'ombre qui constitue le plus important secret de la vie de Manuela. Lorsque Rosa meurt en couches, Manuela adopte son bébé.

Chez Almodóvar, la pulsion de vie a toujours le dessus malgré l'omniprésence de la mort.

Porteuses de secrets

Après le magnifique et grave *Parle avec elle* et l'inégal, mais fascinant, *La mauvaise éducation*, sortit *Volver*, œuvre pétulante, sensuelle, et délicieusement alambiquée. Penélope Cruz est de retour, cette fois dans le premier rôle, celui de Raimunda, mère de Paula et veuve de Paco que la seconde vient de poignarder après qu'il eût tenté de la violer. En parallèle, la sœur de Raimunda, Soledad, compose avec le choc du retour soudain de leur mère Irene, que toutes deux croyaient morte.

Une fois de plus, les mères — Irene autant que Raimunda — portent chacune leur lot de secrets. Et de nouveau, la figure du père est associée au malheur, à la mort, face à la force vitale qu'incarnent les premières.

C'est d'ailleurs un père hanté et fou qui est l'antagoniste dans le brillant *La peau j'habite*, auquel succéda le déjanté *Les amants passagers*, plus proche, dans le ton, des œuvres de jeunesse d'Almodóvar.

Protagoniste redessinée

Après ce détour nostalgique du côté de sa folle jeunesse, *Julieta* (voir la critique en encadré) marque un retour assumé à la maturité, ainsi qu'à la maternité, pour l'auteur. La femme du titre (Emma Suárez)



MÉTROPOLE FILMS

Pedro Almodóvar dirigeant l'actrice Adriana Ugarte sur le plateau de *Julieta*.

rez) a elle aussi subi la perte de son enfant, sa fille unique (Adriana Ugarte). À la différence que celle-ci n'est pas morte, mais a coupé les ponts, sans fournir à sa mère la moindre explication.

Evidemment, maman cache un secret qui ouvre sur d'autres secrets. Alors qu'elle se raconte en une longue confession écrite, *Julieta*, et derrière elle, le cinéaste, déploie une structure gigogne à l'intérieur de laquelle les contours de la protagoniste se redessinent au gré des révélations, une mère en cachant systématiquement une autre.

Librement inspiré de nouvelles de l'auteure Alice Munro, le 20^e long métrage d'Almodóvar se voulait, de l'aveu du principal intéressé, différent de ses prédécesseurs de par son absence totale d'humour.

À chacune sa vérité

Pour autant, on retrouve dans le récit plusieurs leviers dramatiques chers au cinéaste, à commencer par une protagoniste rongée par un vide. Dans *Tout sur ma mère*, Manuela trouve un second souffle après la mort de son fils, puis redevient mère. Le vide en question ne sera jamais comblé, mais il sera de moins en moins abyssal.

Volver voit quant à lui Raimunda consommée par une vieille rancœur vis-à-vis de sa

propre mère, Irene, qu'elle croit décédée. Là encore, le retour inopiné d'Irene finit par apporter à l'héroïne une plénitude relative.

Julieta, pour sa part, y va de cette réflexion au sujet de sa fille : « *Ton absence remplit ma vie et la détruit.* » Or, ladite absence étant une fois de plus

liée à des informations trop longtemps tues, le malentendu délétère se dissipe dès lors que la vérité éclate.

Après avoir été prisonnières de leurs secrets, les trois mères se libèrent en les révélant. En se révélant.

Le Devoir



DRAME

JULIETA (V.O. S.-T.F.)

★★★★

Mélodrame de Pedro Almodóvar. Avec Emma Suárez, Adriana Ugarte, Daniel Grao, Inma Cuesta, Rossy de Palma. Espagne, 2016, 96 minutes.

Un jour, Antia, 19 ans, a quitté l'appartement de sa mère Julieta et, sans un mot d'explication, a coupé les ponts. C'est dans une ultime tentative pour comprendre ce qui s'est brisé entre elles naguère qu'une douzaine d'années plus tard, Julieta s'installe à son bureau et commence à noircir les pages d'un cahier. Flirtant avec la tragédie, *Julieta* multiplie les révélations au gré d'un récit foisonnant. A cet égard, rarement le cinéaste madrilène a-t-il joué du procédé de mise en abîme avec autant de virtuosité. Tandis que la protagoniste narre — et revit — son passé, d'autres personnages y vont de leurs interventions, jetant un éclairage inédit sur le drame qui ne cesse de se reconfigurer. Transposant (de nouveau) des éléments de suspense hitchcockiens dans un contexte de mélodrame, l'auteur étoffe et humanise le mystère inhérent à la prémisse. Passionnante, l'intrigue se clôt sur une fin ouverte d'autant plus satisfaisante que tout du long, c'est la fermeture inexpliquée de sa fille qui aura consommé l'héroïne, une autre mère mémorable imaginée par Almodóvar.

cinéma
thèque
qc

Tous les jours : 20h00



Mes nuits feront écho
Un film de Sophie Goyette

Tous les jours : 18h15



Gulistan, Terre de roses
Un film de Zaynê Akyol

Samedi, dimanche : 16h15

335, boul. de maisonneuve est
berri-ugam

(514) 842-9768
cinematheque.qc.ca

cinematheque.quebecoise
cinemathequeqc

« Une fiction d'une profondeur inusitée. »

– 24 IMAGES

Maudite poutine

un film de Karl Lémieux

AVEC
JEAN-SIMON LEDUC
MARTIN DUBREUIL
FRANÇOIS LA WAYE
MARIE BRASSARD
ROBIN AUBERT

PRODUCTION
SYLVAIN CORBEIL
NANCY GRANT

PRODUCTION DÉLÉGUÉE
GERMAIN PETITCLERC

DIRECTION DE POSTPRODUCTION
MÉLANIE GAUTHIER

IMAGE
MATHIEU LAVERDIÈRE

MONTAGE
MARC BOUCROT

MUSIQUE ORIGINALE
DAVID BRYANT
THIERRY AMAR
KEVIN DORIA

SCÉNARIO
STEPHEN DE OLIVEIRA
OLIVIER CALVERT
HANS LAITRES

COSTUMES
PATRICIA MCNEIL

DIRECTION ARTISTIQUE
LOUISA SCHABAS

73
MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
la Biennale di Venezia 2016
Orizzonti
Competition

ATTENTE
CLASSÉMENT

À L'AFFICHE!

CINÉMA BEAUBIEN
2396, Beaubien E. 514-721-6060

CINÉMA
LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

La voix délicate et profonde de Laguionie

Le cinéaste raconte la genèse de son émouvant *Louise en hiver*, un film rempli d'humanité

ODILE TREMBLAY
à Paris

Jean-François Laguionie est un grand cinéaste d'animation français, qui a fait ses classes dans le théâtre d'ombres avant de découvrir les arcanes de son métier auprès de Paul Grimault (*Le roi et l'oiseau*). Déjà en 1978, son magnifique *La traversée de l'Atlantique à la rame* remportait la Palme d'or du court métrage à Cannes.

Puis, au long des ans, des films phares comme *Le tableau*, *Le château des singes*, *L'île de Black Mór* ont gagné le cœur du public et de la critique. Ses œuvres sont noyées d'embruns, de large et de rivages, de personnages en porte-à-faux avec le monde lancés à l'aventure. Elles se nourrissent de regards sur l'art aussi, avec un attrait pour le merveilleux. Tout artiste trace une autobiographie. «*On ne s'en rend pas compte, dit-il, mais on se révèle.*»

En novembre dernier, Les Sommets de l'animation avaient lancé à Montréal son dernier long métrage *Louise en hiver*, émouvant, insolite et rempli d'humanité. Le voici dans nos salles dès vendredi prochain.

On le rencontre à Paris, humble comme tous les créateurs vraiment inspirés, encore tout étonné du succès récolté en France par cette animation pour adultes dont les enfants raffolent aussi: «*Je me disais: les enfants vont s'ennuyer. Une histoire de grand-mère... Mais ils ont des grands-mères...*»

S'il s'agit d'un film breton, c'est que Jean-François Laguionie vit dans la région. Il s'est ins-



GEBEKA FILMS

«Le dessin est décalé, résilient et désuet, comme l'univers de Louise», explique le cinéaste Jean-François Laguionie.

piré de ses souvenirs et de ceux de sa mère pour livrer ce qu'il qualifie «d'ode à la liberté.»

Louise en hiver n'est pas sans parenté avec une autre formidable animation française sur nos écrans: *La tortue rouge*, de Michael Dudok de Wit, également campée sur un bord de mer désert; toutes deux inspirées par les aventures de Robinson Crusoe.

Sa Louise (voix rauque de Dominique Frot) est une vieille dame dans une station bal-

néaire qui manque son train à la fin de l'été. Elle survit seule, puis avec un chien, le reste de l'année, en apprivoisant son environnement, car personne ne s'inquiète de son absence.

Souvenirs et apaisement

«*Au début, Louise est inquiète, puis elle devient une sorte de résistante et prend la situation comme une provocation. Sans doute vit-elle sa solitude depuis longtemps, mais ici, la nature, qui ne l'avait ja-*

mais particulièrement charmée, lui rapporte les souvenirs de sa vie. Elle s'abandonne et se retrouve. Ça parle à beaucoup de monde. Une vieille dame est venue m'embrasser après une projection. Le film lui présentait une porte de secours. Une autre m'a dit: "Louise a raté son train. J'ai envie de rater moi aussi quelque chose".»

Il avait écrit *Louise en hiver* en 1980, mais désirait le tourner en prises de vue réelles. Ça ne s'est pas fait... Jean-Fran-

çois Laguionie ne commence ses films ni par un scénario ni par un *story-board*. L'animateur écrit d'abord une histoire, bientôt publiée. «*J'aime autant dessiner qu'écrire, avoue-t-il. Ça me procure une maquette pour la totalité du film. Puis les croquis s'éloignent un peu du texte. Au départ, le rivage de Louise en hiver devenait comme une décharge, avec toutes sortes d'objets, une télévision par exemple. Les dessins m'ont mené ailleurs.*»

Ailleurs dans tous les sens du terme... «*Je n'avais pas touché aux pinceaux depuis les années 1970. En ce moment, on va vers des choses artificielles, des outils sophistiqués, des techniques numériques. En réaction contre les ordinateurs, j'ai utilisé un papier à grain. Ces stations balnéaires sont un peu détachées de la vie et du temps. Ainsi le dessin est-il décalé, résilient et désuet, comme l'univers de Louise. J'ai commencé par les décors et utilisé des teintes pastel en me référant aux peintres du début du XX^e siècle, avant de trouver des jeunes techniciens qui ont pris comme un pari de donner aux images de synthèse l'apparence du travail à l'ancienne.*»

La remarquable musique de Pierre Kellner et Pascal Le Pennec est à deux temps: «*Du piano jazz pour son quotidien et une musique orchestrale consacrée à ses souvenirs d'enfance et à ses rêves, mais les bruits de bord de mer constituent une partition à eux seuls. Les passages du réalisme aux rêves laissent le spectateur faire son interprétation du film. Ils peuvent y voir une nostalgie ou un espoir.*»

Jean-François Laguionie a des projets dans ses cartons: les suites de *Château des singes* et de *Tableau*. «*Aussi une histoire plus personnelle, des souvenirs d'enfance avec mon papa, devantage dans l'esprit de Louise en hiver.*» Il écrit. Les dessins suivront...

Le Devoir

Cette entrevue a été effectuée à Paris, à l'invitation des Rendez-vous d'Unifrance.



AZ FILMS

D'une rare beauté, *La tortue rouge* s'attache au destin d'un homme ayant échoué sur une île.

Le tour de l'île

La tortue rouge allie magnifiquement simplicité, grâce et raffinement

LA TORTUE ROUGE

★★★★1/2
Film d'animation de Michael Dudok de Wit. Belgique, France, Japon, 2016, 80 minutes.

MANON DUMAIS

Pour la première fois de leur histoire, les studios d'animation japonais Ghibli, à qui l'on doit les merveilleux films de Hayao Miyazaki (*Le voyage de Chihiro*, *Princesse Mononoké*), se sont associés à un réalisateur de l'étranger. Lauréat du César du court-métrage en 1994 pour l'amusant *Le moine et le poisson*, le réalisateur néerlandais Michael Dudok de Wit a ainsi pu compter sur l'expertise du cinéaste Isao Takahata (*Le tombeau des lucioles*, *Le conte de la princesse Kaguya*) pour son premier long-métrage. Le résultat est si remarquable — le film a d'ailleurs récolté le prix spécial «Un certain regard» à Cannes et une nomination aux Oscars — que l'on souhaiterait encore plus de coproductions de ce genre.

D'une rare beauté et d'un raffinement exceptionnel, *La tortue rouge* s'attache au des-

tin d'un homme ayant échoué sur une île. Dès les premières images, on ne peut qu'être séduit par les riches nuances de gris du ciel orageux et le concert ensorcelant de la pluie. À ces scènes de tempête se succèdent les dorés chatoyants et invitants du sable qui borde l'île, puis les verts luxuriants et chaleureux de la forêt de bambou.

Alors que l'homme découvre entre deux longues siestes les charmes qui l'entourent, on comprend que le récit que propose Michael Dudok de Wit sera des plus minimalistes. Tandis que la barbe noircit le visage du personnage aux traits fins, comme ceux de Tintin et de Philémon, et qu'il construit patiemment un radeau, c'est l'image de Tom Hanks dans *Seul au monde* de Robert Zemeckis qui remonte à la surface. Avant d'avoir pu atteindre le large, le radeau est détruit par une force sous-marine. L'homme en fait un plus solide, mais atteint le même résultat. Après plusieurs vains essais, il découvre qu'une tortue rouge géante est responsable de ses malheurs.

Sur la plage, l'homme frappe la bête, la retourne et saute

sur sa carapace. Regrettant son geste, il tente alors de la maintenir en vie. Par magie, une ravissante rousse rappelant la Vénus de Botticelli sort de la carapace. Partagés entre la crainte et le désir, l'homme et la femme se livrent à une cour tout en gardant leurs distances. Minutieusement, le réalisateur illustre leur quotidien frugal, souvent en plans larges comme s'il les observait discrètement, de son coup de crayons gracieux et précis.

Envoûté par la musique de Laurent Perez Del Mar, hypnotisé par le rythme contemplatif, conquis par la finesse de l'animation, l'intérêt du spectateur demeure tandis que les années passent tout doucement et que les gestes des personnages ralentissent imperceptiblement. Évoquant à la fois le paradis terrestre, l'*Odyssée* d'Homère et *Robinson Crusoe* de Dafoe, ce film d'animation sans paroles relate avec une désarmante simplicité, une délicate poésie et un subtil mélange d'humour et d'insolite le cycle de la vie. Un émouvant chef-d'œuvre d'une portée universelle.

Collaboratrice
Le Devoir

WILD BUNCH ET STUDIO GHIBLI PRÉSENTENT EN ASSOCIATION AVEC WHY NOT PRODUCTIONS

PRÉSENTÉ PAR LE STUDIO GHIBLI

LES ARTISTES QUI VOUS ONT CHARMÉ AVEC PONYO, LE VENT SE LÈVE ET LE VOYAGE DE CHIHIRO.

OSCAR 2017 - EN NOMINATION MEILLEUR FILM D'ANIMATION

« LE FILM À VOIR... MAGNIFIQUE. »
GRAVEL LE MATIN, CATHERINE VIRIBILI

★★★★★ « UN FILM PARFAIT... »
ÉLIE CASTIEL - SÉQUENCES

★★★★★ « UN MIRACLE DE POÉSIE... »
PARIS MATCH

★★★★★ « PALPITANT... »
LE MONDE

« HYPNOTIQUE... »
WALL STREET JOURNAL

« UN JOYAU... »
VARIETY

« MAGIQUE... »
NEW YORK TIMES

« STUPÉFIANT... »
LOS ANGELES TIMES

SÉLECTION OFFICIELLE • UN CERTAIN REGARD • FESTIVAL DE CANNES 2016 • PRIX SPÉCIAL DU JURY

LA TORTUE ROUGE

UN FILM DE MICHAEL DUDOK DE WIT

AZ FILMS

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

COMPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN

CINÉMA Beaubien

COMPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

MAISON DU CINÉMA

LE TAPIS ROUGE

SHERBROOKE

CINÉMA LE CLAP

LE FORUM 22

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

www.azfilms.ca